

# Tête de Mêlée

Nous commençons aujourd'hui, comme nous l'avions annoncé dernièrement, la publication d'extraits d'un roman inédit de Jean Bernier : Tête de Mêlée (1). Nos amis se souviennent de son beau livre de guerre : La Percée. Tout vrai révolutionnaire reconnaîtra dans les chapitres que l'on va lire, une de ces œuvres à la fois minutieuses et passionnées qui fondent en esprit son action. Cette étude rigoureuse, physique, cette première expression lyrique du sport, que nous apprennent-elles ? La lutte violente d'un enfant, puis d'un jeune homme contre les traditions débilites de l'existence bourgeoise que sa famille veut lui imposer. C'est vraiment l'insurrection instinctive de la santé corporelle contre sa condamnation sociale.

Justin Gélinot, né dans une famille catholique, est élevé dès le plus jeune âge dans de bons principes. Il reçoit les leçons d'une institutrice, il va au catéchisme.

La grande joie de Justin, c'est son cerceau. Mais sa mère tremble sans cesse pour sa santé. Il ne faut pas qu'il se mette en nage, il ne faut pas qu'il fréquente d'autres enfants qui risqueraient de lui donner des maladies contagieuses. Bref, sa bonne, Elisa, sur les recommandations de Madame Gélinot, veille sur lui comme sur un vieillard.

Dans le chapitre que nous publions ci-après, Justin, qui a 9 ans, se mêle à ses semblables. Sur l'avenue où sa bonne l'emmène promener chaque jour, il a fait la connaissance de compagnons. Ils l'enrôlent dans leurs parties.

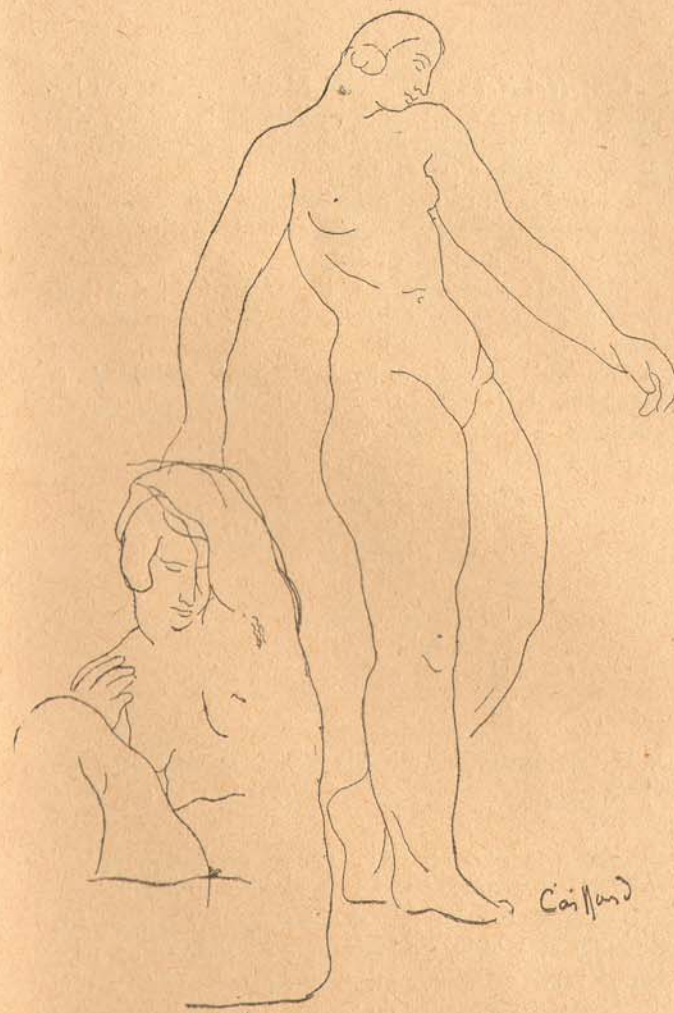
## LES BARRES

Ayant convenu d'un but (ce but était en général un banc lointain de l'avenue, les enfants se rangeaient sur une ligne. D'aplomb sur les jambes, la gauche en avant et fléchie, la droite en arrière et tendue, le torse penché à droite, sur le cerceau braqué de la main gauche et prêt à partir (en même temps que le corps), sous la poussée de la main droite armée de la baguette, les rivaux attendaient le signal. Certains se défiaient du regard, d'autres s'appliquaient, sans en avoir l'air, à tricher en s'avançant subrepticement de quelques centimètres. Justin, le cœur battant et la gorge serrée, avait parfaitement conscience de ces fraudes, mais il attendait qu'un audacieux les dénonçât. C'était l'un des meilleurs coureurs, un grand roux, repéré par Justin depuis longtemps, qui s'arrogeait le droit de déclencher la course, et Justin comprit vite que ce dernier partirait ainsi, mieux que quiconque, au bon moment. Cette injustice le blessait, mais il payait l'écot de son initiation, en bonne monnaie d'humilité.

— Une (un temps). Deux (la syllabe pesait, infiniment lourde). Trois.

Ils bondirent. Ce fut une envolée battante et

(1) Dans le rugby, l'avant qui joue au centre de la première ligne de la mêlée s'appelle « tête de mêlée » ou « talonneur ». C'est lui, en effet, qui est spécialement chargé de s'emparer du ballon avec ses pieds dès que le demi de mêlée l'a remis en jeu entre les deux mêlées adverses.



muette. Les corps n'avaient pas trop de toute leur vie pour nourrir leur vitesse et le claquement rythmé des baguettes, pour satisfaire au dévorant souci de la rectitude du cerceau.

Sous la percussion du signal, le corps de Justin avait éclaté. Maintenant, l'enfant reprenait conscience, l'ouïe affolée de claquements, l'être comblé d'une assurance poignante. Derrière lui, il y avait la meute, autant dire, rien. Devant lui : le galop du rouquin. Or Justin gagnait sur le rouquin. C'était lent, mais fatal, comme une usure ou comme la crue d'un fleuve. Rien, nulle force, nul Dieu n'eussent pu faire qu'il ne le dépassât.

Le corps de Justin connaissait une aisance sublime. Aucune application : du génie. Avec tous ses faisceaux de muscles et toutes ses jointures en travail, avec ses gestes divergents et acharnés qu'orientaient pourtant les exigences ineffables de la course. Justin, cinglant en pleine musique, abattait la série des accords parfaits.

Tonnerre ! Dans cette atteinte de la victoire qui est bien plus que la victoire, naît d'un couac mortel — un coup de baguette donné à faux — une craquante catastrophe. La course du cerceau est cassée. Justin, dans un éclair, le voit se pencher à gauche, et puis à droite, et puis à gauche. Son corps, affolé, accompagne ces huit, bafouille ignoblement. Ses jambes s'emmêlent. Il s'effon-

dre pour rebondir encore sur l'asphalte, non sans avoir perçu avant le choc et la passée sur lui de la charge, les évolutions grotesques du cerceau déraillé qui va mourir, loin vers la gauche.

Justin ne cria ni ne pleura. Il se releva, s'épousseta machinalement, courut à son cerceau et vint, tout vacillant, rejoindre les enfants qui soufflaient autour du but. Il eût donné tout au monde pour qu'on ne lui parlât pas de sa chute.

— Tu as mal ? demanda une petite fille.

— Non, dit-il brutalement.

Il était certain d'avoir sa revanche, et ne tolérerait pas d'être plaint.

Mais une douleur qu'il connaissait bien : la cuisson de la plaie, brûla soudain ses genoux nus. Du sang coulait dessus, mêlé à des souillures. Il essuya le tout avec son mouchoir, et vérifia que ses vêtements étaient intacts. Puis, comme ses yeux le piquaient, il se dégagea sournoisement de la bande d'enfants et revint lentement, le plus naturellement qu'il put, aux alentours d'Elisa. Bientôt, et malgré sa stoïque prudence, celle-ci le surprit à tamponner ses genoux. Quelle que fût sa méchanceté, elle ne pouvait battre un blessé. Aussi se contenta-t-elle d'une réprimande grossière.

Une des petites filles qui fouettaient là leurs toupies, s'arrêta peu après de jouer pour considérer les genoux de Justin, puis Justin, avec une compassion provocante. Aussitôt le garçon boîta complaisamment.

Jusque-là, il avait été rare que Justin ait poussé l'insouciance jusqu'à jouer à la façon commune des enfants. Sa tristesse, ses retraits d'opprimé, étouffaient en lui la turbulence du premier âge. Il se gardait des ivresses subites de geste et du rire, des divagations, de ces crises de curiosité qui jettent l'enfant de merveille en merveille. Le plus souvent, le jeu était pour lui, non ce bonheur de vibrion ou ces ébats de jeune chat alléché par tout ce qui remue ou luit, mais une revanche. Il s'y ruait. Refoulé durant des heures et des heures, l'excédent de sa vie partait soudain en courses virulentes, en gestes d'agression.

Du jour où Elisa, qu'une longue pratique de la famille Gélinot avait tout à fait rassurée, se lia avec d'autres bonnes, et où, par la force des choses, Justin dut se frotter à ses semblables, ce champion du cerceau ne rêva plus sèchement qu'épreuves. Le laisser-aller de l'exubérance, outre qu'il ne cadrait pas avec son humeur, lassait vite ce jeune corps tôt rompu à la discipline et gourmand d'une joie plus tendue. La règle et son ragoût de limite idéale et raisonnable, s'imposa d'elle-même, en toute majesté, à l'animal si durement dressé à être un homme. Justin reçut la règle, ce signe de la noblesse et de la gloire du jeu. Il entendit jouer, triompher dans les règles.

Le jeu ne cessant guère pour lui d'être un combat, les barres qui décuplent l'ardeur par les entraves qu'elles lui imposent, et qui multiplient la joie et la peine du joueur pour celles, énormes, de son camp, allaient marquer Justin pour l'existence.

Il y avait longtemps que le petit garçon, spectateur transporté, suivait sur l'avenue les dramatiques péripéties des barres. Aussi ne fut-il point dépaycé la première fois qu'on l'enrôla dans une partie.

« En quel rang serai-je choisi ? » pensait-il, tandis qu'on procédait à la constitution des camps.

Le rouquin qui avait gagné la course de cerceaux, le jour où Justin s'était couronné des deux jambes, commandait l'un des camps. Justin et lui, depuis lors, se détestaient et l'enfant redoutait fort d'être choisi par son ennemi. En attendant, il contrôlait de près le rite suivant lequel les deux chefs « débutaient », face à face, en portant alternativement un pied devant l'autre. Celui des antagonistes qui entrait ainsi en contact avec l'autre, bénéficiait de l'avantage du premier choix.

Le rouquin remporta cet avantage. Mais il avait du sang et dédaigna Justin.

Malgré les œillades de Justin, et quoi qu'il sût que le néophyte courait vite, l'autre chef ne se pressa pas de le désigner. Il ne fut choisi qu'avant le vain partage des restes : les « petits » et les filles. Il s'en consola cependant, car il n'ignorait pas sa valeur. Quelques minutes plus tard, Justin faisait un prisonnier et se tirait heureusement du « rallumage » qu'il s'en voulait pourtant de n'avoir pas tenté sur le rouquin. Mais, peu après, comme nargué par un ennemi qui sautillait et l'invitait ironiquement à le poursuivre, il avait foncé sur lui avec une témérité inouïe et tendait déjà la main pour le saisir par la blouse, le rouquin, décoché, l'écrasait presque de sa masse. Justin avait à peine compris ce qui lui arrivait, qu'il avait le dos frappé de trois tapes fatidiques, et que, déshonoré, il se voyait, au vu de tous, traîner en servitude.

Il sauta donc les trois pas dérisoires auxquels il avait droit devant la ligne ennemie et se campa, tendu à fond vers sa patrie d'où arriverait peut-être la délivrance. Il eut même l'amertume de se voir bientôt rejoindre par deux frères captifs, puis par son chef, qui, dans une tentative désespérée, frôla sa main tendue à l'extrême-pointe de son corps, sans parvenir à la toucher, et d'assister ensuite, sans espoir, à l'anéantissement de son camp.

Justin s'initia vite aux finesses des barres. Agilité mise à part, la tyrannie d'Elisa l'avait habitué de bonne heure à venir voir l'attaque, à parer, à se garer. Il savait observer le corps si dangereux de l'ennemi, les regards, les altérations de la voix et de la physionomie, les mouvements infimes, bref tous les signes qui trahissent